

CHRISTOPHE MONNET

« LE NUMÉRIQUE EST AUSSI LÀ POUR DONNER ENVIE »

Directeur adjoint d'Erasmus et responsable projets au sein de la mission usages numériques de la Direction innovation numérique et systèmes d'information (Dinsi) de la Métropole, Christophe Monnet explique pourquoi et comment les usages du numérique peuvent apporter à la littérature et à son apprentissage.

À l'origine, quel est chez Erasmus le lien entre l'innovation technologique et la littérature ?

Erasmus a été mis en place en 1999. C'était un labo consacré à la question de la muséographie numérique et de la transmission du savoir. Une de ses premières missions a été d'équiper en fibre optique le département. L'idée, c'était de décrocher, de lutter contre l'exode rural et d'apporter un service aux communes et aux équipements publics, notamment aux collèges. En 2000, on a sorti laclasse.com, le premier cartable numérique en France. Comme je viens du monde spectacle, j'ai une formation de direction de projets culturels et le numérique est quelque chose qui m'intéressait beaucoup. La fibre optique nous permettait d'échanger des sons, de l'image, du temps réel. On avait monté des classes qui travaillaient avec des compositeurs électroacoustique en distant et en local. C'était hyper compliqué, on avait quatre techniciens de chaque côté, mais le bilan était intéressant. On s'est dit qu'il fallait trouver un dispositif qui coûte moins cher, mais on s'est rendu compte qu'il y avait un vrai bénéfice, aussi bien au niveau des acquisitions qu'en termes de relations humaines, entre l'artiste et les élèves mais aussi entre

les différentes classes qui collaboraient. **Comment est née cette collaboration entre Erasmus et les Assises ?**

Le principe de départ c'était de créer les conditions du travail collaboratif, au cœur laclasse.com, de s'en servir pour faire du maillage du territoire et pas seulement de la mise à disposition d'un certain nombre d'outils : il faut que les outils permettent à la Maison de la danse de travailler avec le collège de Beaujeu. On s'est rencontrés avec Isabelle Viot à la Villa Gillet. Ils cherchaient à faire quelque chose avec les collégiens. On a travaillé avec un premier auteur puis avec Maylis de Kerangal, qui s'est énormément investie : elle répondait immédiatement et nominativement aux élèves, etc. À la fin de l'année, elle nous a dit : « C'est très bien, mais comme les élèves ont le même niveau, le même âge, il y a beaucoup de redondances. Comment pourrait-on faire pour éviter ça ? »

Et c'est comme ça qu'est né le cadavre exquis...

On a phosphoré jusqu'à transposer le modèle du cadavre exquis sur une plateforme web. L'auteur écrit le prologue, que tout le monde peut voir. Ensuite il y a deux outils : un forum pour poser des questions à l'auteur, auxquelles il peut répondre ou non pour donner des indices ; etc. Et à la fin, une classe reçoit l'ensemble et fait un travail d'édition. Ça, c'est le travail des collégiens, mais on a décliné le principe pour le tout-public, avec un prologue et des chapitres beaucoup plus courts. On amène un « tech-shop », un magasin de technologie : on installe une table avec dix machines connectées sur la plateforme. Les visiteurs écrivent un chapitre et à la fin, on leur envoie un SMS pour les inviter à procéder à l'édition, à rencontrer les autres auteurs et à fabriquer leur bou-



© Pierre Prugneau

« La manière dont on travaille aujourd'hui a du sens, sans opposer la vraie vie et le numérique. »

quin. L'an dernier, c'était incroyable : il y a eu, je crois, treize nouvelles écrites en trois jours.

Quel est l'apport du numérique à la littérature et à son apprentissage ?

Quand on parle d'usage au collège, c'est aussi pour donner envie. On essaye d'avoir cet engagement-là des deux côtés : à la fois de faire découvrir et rencontrer des auteurs et éviter à ces derniers de faire un énième atelier d'écriture. Et puis il faut questionner l'usage des technologies. Quand on voit

l'écoute qu'il y a entre deux classes, même de niveaux ou d'établissements différents. Il y a une complicité qui se crée grâce à l'outil. On les amène à avoir des usages du web qui valorise le travail collaboratif. Après, est-ce que c'est un prétexte pour s'intéresser à la littérature ou est-ce la littérature qui est un prétexte pour s'intéresser à la technologie ? Dans les deux cas, on met des outils dans les mains des gens, souvent des outils qu'ils avaient déjà dans la poche.

Propos recueillis par Pierre Prugneau



Gilles Bonnet, maître de conférences à la fac des Lettres et civilisation.

LITTÉRATURE NUMÉRIQUE

L'AUTEUR ET LE LECTEUR CHERCHENT LEUR PLACE DANS UN ESPACE INFINI

Le 27 mai, le centre de recherche Marge, qui regroupe des enseignants et des chercheurs et dont l'objet réside dans l'étude des marges de l'écriture, s'installe à la Villa Gillet pour une journée d'études. Il s'agira d'interroger l'écriture numérique comme performance, et l'écriture numérique pour la performance : en quoi le support numérique détermine-t-il une forme spécifique de performance ? « On parle d'une écriture qu'on va appeler "nativement" numérique, explique Gilles Bonnet, directeur du groupe Marge et maître de conférence à Lyon 3. C'est-à-dire que ce n'est pas une écriture qui vient du papier pour être adaptée sur un support numérique, mais une forme de littérature qui a été conçue dès le départ pour le support numérique

et ses spécificités. » Deux thèmes principaux seront explorés dans la journée : les générateurs de textes, comme la poésie programmée, qui fait apparaître sur l'écran des textes poétiques grâce à un programme informatique ; et les sites et blogs d'écrivains qui offrent la possibilité d'intégrer l'image, le son ou tous les liens hypertextes sur ces supports. « Derrière, il y a toute la question de la place du lecteur, poursuit Gilles Bonnet. On réfléchit à son action sur l'écrit numérique : si vous ne cliquez pas sur un lien, il ne se passe rien. Et s'il ne se passe rien, ça veut dire que vous n'avez pas accès à tout un pan de l'œuvre. Ou au contraire si vous cliquez, le texte disparaît ou est modifié. Mais ça

pose aussi la question essentielle de l'auteur : Internet et le numérique remodèle la figure de l'auteur, qui peut-être collectif par exemple. »

Dans la continuité de la journée d'étude, une soirée de performances aux Substances viendra illustrer les liens entre les diverses formes de littérature numérique et une présence scénique. Images, voix, musiques et corps sont convoqués pour incarner une littérature « contextuelle », hors du livre avec diverses expériences auxquelles les lecteurs pourront prendre part.

P.
Le 27 mai. Journée d'étude à la Villa Gillet de 9 heures à 17 h 15. Soirée performances aux Substances de 20 heures à 22 heures